

animateurNicolas Bauche

27 juillet 2005

Festival de Locarno, le droit de cité du cinéma

La géographie explique souvent avec plus d'acuité ce qui résiste à toutes les hypothèses. Même pour le cinéma. Apparemment " coincé " entre deux festivals majeurs, Cannes en mai et Venise en septembre, Locarno n'a jamais eu pour autant à se soucier de son avenir. Malgré cet inconfort du calendrier, le festival n'a pas à se contenter des rogatons cannois et vénitiens pour constituer sa sélection. Il y a bien de la concurrence entre ces diverses manifestations : *Le retour* d'Andrei Sviaguintsev était sélectionné en compétition officielle en Suisse avant de venir faire *in extremis* les beaux jours de Venise où le film a raflé le Lion d'or en 2003.

Mais le succès de Locarno ne tient pas à la vitrine médiatique habituelle qui entoure les festivals. Lorsque les témoins des premières heures de Cannes se souviennent de l'ambiance qui y régnait, à peu de choses près c'est du Locarno d'aujourd'hui dont ils parlent : une fête où les films ont pris d'assaut la ville. Là où les signes du cinéma sont ostentatoires, Locarno ne cherche pas à travestir son identité. Cette station touristique du Lac Majeur a pris conscience, au cours des années 70, de l'impact du Festival sur son développement économique. Moritz de Halden, alors à la tête de Locarno, a eu l'idée de faire concorder l'urbanisme de cette localité de moyenne envergure (Locarno ne dépasse pas les 20000 habitants aujourd'hui) avec l'ampleur de cette manifestation.

Alors que la plupart des festivals tablent sur le prosélytisme, Moritz de Halden décide d'accentuer l'ouverture et la convivialité propre au Festival de Locarno. Cannes, Berlin Venise, tous les grands rendez-vous européens du cinéma parient sur le gigantisme. Locarno est plus subtil. En 1971, Livio Vacchini, l'un des fleurons de l'architecture tessinoise, met au point un aménagement urbain de la Piazza Grande : un écran géant de 26 mètres sur 14, transformant le centre ville en un grand cinéma en plein air et pouvant accueillir jusqu'à 3000 spectateurs. 25 ans après sa première édition, Locarno trouve ainsi l'une de ses signatures. Le festival renoue avec l'attraction populaire, lorsque des projectionnistes itinérants allaient de ville en ville et que les films assuraient les festivités nocturnes. Mais l'industrie du cinéma et la communication culturelle ne sont pas en reste. La Piazza Grande devient pour les producteurs et les réalisateurs un laboratoire, un " screening test " où ils peuvent estimer les réactions du public.



Le Festival de Locarno

Sources : <http://www.pardo.ch>

L'urbanisme permet l'ouverture de cette manifestation qui n'a jamais souhaitée être le domaine réservé de quelques-uns. Il n'est pourtant pas facile d'assurer un droit de cité plein aux films. Dès que la notoriété se saisit d'un festival, le public et les gens de cinéma (de la star en passant par les producteurs jusqu'aux journalistes) sont forcément séparés à un moment ou à un autre. Le mélange ne peut pas être complet. Cannes repousse les masses derrière les barrières, contemplant le spectacle des " Olympiens " qui gravissent les marches pour la séance du soir. Le rite est le seul usage de proximité d'un *quidam* avec les vedettes. C'est peu. L'accès se fait alors comme à la Berlinale : on paye sa séance mais gare aux files d'attente. C'est en inversant les signes urbains d'une ville-festival que Locarno trouve donc son identité. Elle parie sur le fonctionnement de la Piazza Grande, énorme cinéma à usage commun, afin de dissoudre le phénomène d'éloignement du public et des films.

Les films qu'elle a sacrés dénotent, au contraire, un travail de tête chercheuse. Locarno est à l'avant-garde de toutes les mouvances, presque sans exception. Le néo-réalisme, la Nouvelle Vague y font leurs premières apparitions. Rossellini y livre en 1946, pour la création du Festival, son *Rome ville ouverte*, acte de naissance artistique du néo-réalisme. Deux ans plus tard, De Sica grossit la compétition avec *Le voleur de bicyclette*, autre pilier de ce mouvement. Chabrol y est sacré dès 1958 d'un Léopard d'argent pour son premier film, *Le beau Serge*. Les auteurs majeurs du Septième Art semblent tous passer par le Tessin avant d'obtenir la consécration internationale : Ferreri, avant les scandales cannois de *La grande bouffe* et autre *Rêve de singe*, Arturo Ripstein, Alain Tanner, Mike Leigh, Georges Lucas, Loach, Rivette, Szabo, Sembene Ousmane ou Gianni Amelio notamment.

Dans les années 1950 et 60, Locarno joue la carte de l'alternative. Alors que les festivals de Cannes et de Venise sont sous la coupe des ministères de la Culture, la manifestation helvétique est plus souple. Les autres grandes compétitions de cinéma européennes souffrent parfois d'un système où, comme aujourd'hui pour les Oscars, les pays décident des films qu'ils enverront. En faisant la part belle aux premières œuvres, Locarno ne se fait pas édicter sa ligne de conduite par des instances extérieures et sélectionne assez librement. En pleine guerre froide, le Festival met en avant le cinéma de l'Est sans faire fuir les autres cinématographies. Dès 1963, le cinéma tchécoslovaque débarque au Tessin : Zbynek Brynych et Milos Forman y explosent.

La sélection d'un festival et son palmarès sont toujours les indices des relations qu'il entretient avec le reste du monde. A ce titre, Locarno joue un peu le rôle d'un sismographe du cinéma. L'union Soviétique vient à peine de s'effondrer, déjà ses anciens satellites sont en compétition officielle. La Chine, l'Iran, la Corée ou le Mozambique émergent par la suite en Suisse. En 2002, la FIAPF - la principale association de producteurs de films - a classé le Festival de Locarno en catégorie A : depuis 1996, le compétition n'accueille plus uniquement les premiers et seconds longs-métrages.

On pouvait s'inquiéter de ce revirement : la sélection 2005 efface toutes les inquiétudes. Au total, quatorze films vont concourir pour le Léopard d'or. Des longs-métrages venant aussi bien d'Allemagne (*3 Grad Kalter* de Florian Hoffmaster), d'Inde (*The views of the inner chamber* de Rituparno Ghosh) ou d'Iran (*We are all fine* de Bizhan Mirbagheri). La moitié est composée par des premiers ou seconds films. Parmi eux, on a déjà quelques favoris : des propositions de cinéma alléchantes. *Riviera* d'Anne Villacèque avec Vahina Giocante et Miou

Miou : avec cette production d'Arte, la réalisatrice de *Petite chérie* (2000) va-t-elle nous livrer un nouveau conte cruel sur l'amour et la séduction ? Les acteurs Valéria Bruni-Tedeschi et Bruno Todeschini se retrouvent quant à eux derrière la caméra du japonais Nabuhiro Suwa : après *H story*, le réalisateur poursuit sa mise en scène d'acteurs francophones dans un cadre dramatique épuré. Rodrigo Garcia a beaucoup fait parler de lui avec *Ten things you can tell by looking at her*. Cet ancien acteur passé de l'autre côté de la caméra retrouve ses interprètes Glenn Close, Holly Hunter et Amy Brenneman pour un nouveau portrait de femmes : *Ten lives* ou dix possibilités de donner un beau prix d'interprétation féminine. Deux films devraient sortir des sentiers battus : *The piano tuner of earthquakes* des Frères Quay et *Mirror mask* de Dave Mckean. Leurs auteurs ont la réputation d'être des originaux. *L'Institut Benjamenta* (1995) pour les premiers et son travail de graphiste sur *Alien 4* pour le second laissent escompter le meilleur. Dans un festival qui n'a jamais eu peur de la nouveauté, ils pourraient créer la surprise.

Nicolas Bauche

Sources : Le [site du Festival de Locarno](#)

© Les Cafés Géographiques - cafe-geo.net